

NOTICES PHILOSOPHIQUES

I. LOGOS ET ARCHÉ: QUELQUES CONSIDÉRATIONS SYNTHÉTIQUES

Les travaux du XII^e Congrès Philosophique «Journées Méditerranéennes», sur *Logos et Arché*, se sont déroulés à Palerme, du 2 au 6 mai 1989. Les thèses principales qui s'y sont affrontées et les commentaires qui en ont assuré la continuité dérivait de certaines idées directrices. *D'abord*, le dualisme même de la thématique du congrès invitait à une conception dialectique du problème du logos et de l'arché, conception compliquée à souhait par la dialecticité même des exigences sémantiques et herméneutiques de chacune des notions impliquées. En effet, comment comprendre les termes de logos et d'arché autrement que comme désignant des énergies autant que des situations à la fois logiques et ontologiques? Comment concevoir le logos autrement que comme un principe en soi qui revêt l'importance d'une cause primordiale régissant, de ce fait, l'être comme la pensée? Et comment envisager l'arché autrement que comme principe contenant toutes les éventualités de son propre déploiement, commencement situé dans l'espace et dans le temps, comme début, à la fois nécessaire et librement consenti, d'un processus donné, comme instant-kairos initial et comme point de départ d'une course durable sinon éternelle? *Ensuite*, la complémentarité même des notions en cause, en justifiait la confrontation autant que la conjugaison fonctionnelle structurée en univers rigoureusement unitaire dans son universalité essentielle; en univers qui, comme le professeur N. Incardona, organisateur du Congrès, l'a bien souligné dans son introduction substantielle, se situe au niveau de la conscience et en constitue, pour ainsi dire, le fondement ontologique; en univers que qualifie une kairicité à la fois fragile et toute puissante qui en détermine le destin en même temps qu'elle en assure la subtilité des possibilités de restructuration; en univers qui, grâce au logos qui le confirme, autant qu'il le transcende, devient un univers à la fois infini et final. Origine autant que prophétie de l'origine, raison autant qu'énigme relative à la raison, et révélatrice de celle-ci, le binôme ontologique logos-arché s'affirme comme engendrant tout un univers en mouvement à l'intérieur duquel l'homme se trouve entraîné et affermi, existence dominée en même temps que dominatrice. *Enfin*, cette



suite de dialecticités emboîtées les unes dans les autres est indicative de
 extrême ouverture de la conscience, comme de l'extrême pluridimensionna-
 té de l'essence même de la présence de leurs éléments. C'est précisément la
 mise en valeur de chacun de ces aspects qui a permis d'en cerner de près les
 sens particuliers les plus divers, mais aussi d'en interpréter la nature la plus
 essentielle. En parcourant de nombreux domaines (qui vont de l'ontologie à
 esthétique, et qui furent jadis explorés par Origène et Augustin, par Kant et
 Vico, par Schelling et Nietzsche, entre autres), les participants ont été
 conduits à la découverte de l'infini dans l'infime, du rien qui est tout, de ce
 qui est point de départ autant que fin de parcours, et qui voile à peine un
méthorion, un *métaxu* auquel il donne naissance et qui, de son côté, se
 développe en dehors de toute limitation inhérente, mais dont le surgissement
 et la manifestation sont rendus possibles de par leur propre soumission
 ontologique à un processus de structuration préalablement établi qui en
 domine le développement révélateur, révélé, à son tour, aussi bien comme
 mythos que comme logos, autrement dit comme musique entendue sous ses
 deux aspects, rythmique et mélodique, inséparables l'un de l'autre.

II. ÉGALITÉ ET EXCELLENCE: PARADOXE OU DIALECTIQUE?

La notion d'*isonomie* est-elle implicitement à l'origine de celle d'égalité
 dans la pensée grecque? C'est, du moins, ce que le professeur Matteucci, de
 Bologne, a soutenu en substance au cours du XXX^e Congrès National de la
 Société Philosophique Italienne, qui s'est réuni à Messine, du 21 au 24 avril
 1989, sur le thème général *Les philosophes et l'égalité*. On serait tenté de se
 rallier à sa thèse, et ce pour plusieurs raisons, en dépit des contestations
 qu'elle a suscitées. Or le véritable problème réside, semble-t-il, ailleurs,
 notamment dans le fait qu'à l'intérieur des sociétés démocratiques grecques
 tout se passe comme si l'équilibre que constitue et que soutient en même
 temps l'application de la notion d'*isonomie* et des notions complémentaires
d'isocratie et *d'iségorie*, qui la prolongent, était un équilibre instable, donc
 fragile autant que dynamique, qui susciterait, par là-même, l'idée de son
 propre dépassement. En effet, dans les sociétés grecques, et en raison de la
 qualité spécifique de la culture qui y prédomine tout invite au dépassement
 de l'*isaxios* et de l'*isarétos* par l'*aristos*, grâce à la promotion du postulat
 d'excellence au niveau de l'agonistique guerrière ou athlétique, poétique ou
 musicale, rhétorique ou, en fin de compte, carrément politique. On est
 appelé de la sorte à envisager une dialectique fondamentale imposée entre
 l'égalité de tous dans la ressemblance écrasante et l'inégalité d'excellence de



chacun dans la dissemblance de sa personnalité. On dira même que la notion d'isonomie porte en soi, et en puissance, sa propre supériorité, et que c'est précisément la manifestation de cette potentialité que les sociétés grecques ont, dans leur ensemble, encouragée en instituant tout un système, universellement pratiqué, de sanctions positives c'est-à-dire de récompenses réservées à l'excellence. En revanche, ce même système eût été non seulement inapplicable, mais aussi inconcevable sans l'acceptation implicite, mais consciente, préalable du principe que la notion d'isonomie traduit. Il s'agit, somme toute, d'enregistrer l'existence sous l'apparence d'un simple paradoxe, d'une véritable dialectique qui s'affirme ouvertement à travers des comportements généralisés, voire universalisés, parce qu'institutionnalisés. Si l'éventualité d'existence de l'égalité dans l'excellence n'est même pas envisageable, on peut, par contre, faire état de la nécessité d'éclosion de l'excellence dans l'égalité par le truchement, toujours implicite, de la notion d'isonomie. En définitive, ce renversement s'avère lui-même nécessaire dès lors que l'égalité, sous son aspect d'isonomie, constitue la condition indispensable à défaut de laquelle la notion d'excellence serait, de son côté, impensable.

III. LE MYTHE DES CIGALES ET SES IMPLICATIONS MUSICALES

L'analyse structurale du mythe des cigales dans le *Phèdre* platonicien plonge d'emblée le chercheur dans l'atmosphère spécifique de la fabulation telle que Platon la pratique, mais aussi dans celle de ses implications directes et indirectes. En l'occurrence, le mythe des cigales fait directement allusion (a) aux relations de l'harmonique et de l'astronomie; (b) au rôle des mathématiques dans les arts, tel qu'il est entendu dans le *Philèbe*; et (c) à la musique (ou à l'harmonie) dite «des sphères», problèmes qui, dans leur ensemble, mais aussi chacun tout particulièrement, ont retenu l'attention du philosophe à tel ou tel moment de sa création.

Dans le mythe des cigales, c'est notamment le thème de la *réincarnation*, vécue comme la réalisation d'une interchangeabilité d'existences qu'une affinité fondamentale rapproche l'une de l'autre, et déjà évoqué dans le mythe d'Er, qui réapparaît sous une forme plus généralisée, mais aussi plus organiquement structurée. En ce sens, on pourrait, sans aucun risque d'exagération, affirmer que le mythe des cigales résume toute la doctrine platonicienne sur la musique: l'observation physique et physiologique; l'étude de l'art musical et de ses relations avec la science de l'art cosmique; son importance pour la vie humaine à travers l'usage des chœurs, l'ensemble couronné par la légende, tout y est présent.



De tout cet ensemble de vues, deux faits saillants, sur lesquels d'ailleurs Platon semble revenir avec insistance à maintes autres reprises sont à retenir: d'une part, que la musique s'avère être un don des Muses à l'humanité, assez tardif d'ailleurs; d'autre part, que, parmi les humains, certains sont exceptionnellement enclins à mieux servir l'art musical. A travers cette dernière constatation l'on rejoint le sens intime de la définition étymologique de la musique et des Muses avancée dans le *Cratyle*.

A partir du mythe des cigales qui, pour ainsi dire, marque étape décisive dans l'œuvre de Platon, et, en même temps constitue comme un résumé de la doctrine musicale du philosophe, il est possible de dégager et de préciser la part de la légende et celle de la réalité dans les conceptions musicales platoniciennes, ainsi que de distinguer certaines couches d'influences et certains niveaux auxquels s'opère l'ensemble de la réflexion musicale dans les «Dialogues», d'après les divers thèmes qui y apparaissent tour à tour. Ces thèmes s'entrelacent les uns les autres, il est vrai, mais il n'est le plus souvent nullement malaisé de les isoler afin de les mieux étudier.

IV. ERREUR ET SOLITUDE CHEZ PROCLUS

Communiquer signifie, pour la conscience, participer en acte, donc partager avec les autres consciences un bien commun. L. Lavelle¹ ne distingue déjà plus expressément les deux niveaux de participation: le niveau ontologique désigné par l'expression «participer de quelque chose» (par exemple: les hypostases participent l'une de l'autre), et le niveau pratique désigné par l'expression «participer à quelque chose» (par exemple: telle personne participe à l'accomplissement d'une œuvre d'intérêt commun). Dans le premier cas, il s'agit du partage du bien d'être; dans le deuxième cas, il s'agit du partage anticipé d'un bien devant être. Dans les deux cas cependant, le partage en question assure la cohésion, qu'elle soit externe ou interne, des parties qui y sont engagées.

Toutefois, la possibilité de distinction d'une troisième dimension de l'idée de participation se dessine dès que l'on se réfère à l'intentionnalité de la conscience, soit en tant que qualité de cette dernière, ainsi que le voulait Husserl, par exemple, soit en tant qu'activité propre de celle-ci, au sens d'intention ou de «dessein», ainsi que le voulait Bergson. Cette dimension de l'idée de participation en serait la dimension épistémologique. Or les trois

1. Cf. L. LAVELLE, *Présence totale*, p. 41; *De l'acte*, p. 165; *Du temps et de l'éternité*, pp. 17-18.



dimensions: ontologique, pratique et épistémologique, énumérées ne sont que des aspects, partiels mais complémentaires, de la même réalité existentielle. Il n'est pas question de mettre en doute la réductibilité des deux premières dimensions à cette réalité.

Seule la dimension épistémologique risquerait de poser quelques problèmes à ce sujet, mais dont déjà le «cogito» cartésien, entendu de manière adéquate, est plus ou moins à même de permettre le dépassement. En d'autres termes, la participation d'ordre épistémologique est une participation de consciences par excellence; elle scelle l'acquisition d'un bien qui est tel en raison de la certitude qu'il procure. Or toute connaissance n'est pas certaine. Il existe des connaissances fausses qui, au lieu de conduire à la participation et, partant, à la communication et à la solidarité des consciences, engendrent la solitude qu'elles imposent à l'existence. L'erreur est l'expression même de cette solitude. La conscience en est entièrement responsable. Sa solitude existentielle est le résultat de sa propre condamnation dont elle aspire à se libérer à tout prix, déjà avant d'avoir atteint une certaine maturité capable de lui permettre de se dégager de l'emprise que la fascination de l'erroné exerce sur elle.

Dans la philosophie de Proclus, dernière expression du néoplatonisme antique et première expression du néoplatonisme médiéval, la conscience représente l'ensemble des activités par lesquelles l'âme se saisit elle-même à partir de sa référence à ses propres objets. Cette référence se manifeste par des mouvements rotatifs qui étourdissent ou bien par des mouvements circulaires semblables aux orbites que décrivent les corps célestes, et dont les uns sont réguliers; les autres, irréguliers, à l'instar de ceux des planètes². Errance et erreur ne sont que des manifestations d'un même processus à des niveaux différents. Ce rapprochement est extrêmement éloquent quant au caractère erratique que Proclus reconnaît à l'activité de la conscience. Cette activité est censée être la résultante de celle des diverses facultés de l'âme, réparties selon une hiérarchie qui correspond aux diverses hypostases, et aux termes de laquelle seul l'intellect ne sera pas soumis à une errance³, alors que les mouvements désultatoires affecteraient l'activité de l'entendement, de l'opinion, de l'imagination⁴. L'errance occupe une place intermédiaire entre mouvement régulier et repos. Elle est par là-même le type par excellence du

2. Cf. PROCLUS, *In Parmen.*, 1025, 30-31 Cousin; *In Tim.*, II, 259, 28-32 Diehl.

3. Cf. *In Parmen.*, 1025, 33 Cousin.

4. Cf. *ibid.*, 1025, 32 Cousin.



mouvement mixte⁵. L'erreur, qui en est la manifestation psychique, est le type même de la condition impure de la conscience⁶, condition qui appelle une purification, afin que l'état antérieur de santé psychique puisse être rétabli. Cette cathartique, comparable à une méthode de guérison d'une intoxication, comporte le «rejet»⁷ de tout ce qui peut entraver le bon fonctionnement des facultés de l'âme.

Le parallèle entre mouvement cosmique désordonné et mouvement irrationnel de l'âme au niveau épistémologique est poussé jusqu'à des détails excessifs dans lesquels il n'est nullement nécessaire d'entrer ici. Signalons seulement que, pour Proclus, il s'agit de distinguer entre aspects rationnels et aspects irrationnels de l'activité de la conscience. Proclus reconnaît à ces derniers la possibilité d'engendrer des perturbations psychiques que seul un contrôle direct assuré par la raison peut prévenir ou, à défaut, guérir. L'irrationnel qui qualifie le domaine de l'âme, lequel comprend les facultés dites intermédiaires et inférieures, est tel parce qu'il empêche l'esprit d'en sonder les raisons et les causes, étant lui-même multiple et varié quant à sa constitution. Dans ce contexte, l'erreur devient à la fois errance et gravitation: errance, en tant qu'elle échappe à tout contrôle, de par sa nature indéfinissable; gravitation, en tant qu'elle demeure un mouvement «autour de» et non point «au sujet de» l'opinion⁸, à l'encontre de la connaissance ferme que procure la pensée rationnelle⁹. Le passage de l'une de ces conditions à l'autre s'effectue, d'une part, sous forme d'ascension; d'autre part, sous forme d'une aventure de la conscience, d'un long voyage comparable, pour la première fois à une odyssée, à l'issue de laquelle elle atteint un port de salut.

Trouble et aventure de l'errance sont étroitement liés à la pluralité de la matière sensible; par contre, assurance et quiétude de la stabilité sont liées à l'unité, mieux: à l'unicité des essences intelligibles. Comme le monde, la conscience participe, elle aussi, de l'aventure et de l'assurance, selon le plan épistémologique sur lequel elle se meut. La transition depuis l'errance à laquelle l'erreur condamne à la fixité que la vérité assure est une sorte de restitution; périodique quand elle s'opère dans le temps, elle est intentionnelle et, partant, unique quand elle s'accomplit à l'intérieur du «kairos»¹⁰. De

5. Cf. E. MOUTSOPOULOS, «Mouvement musical et psychologie dans les derniers dialogues de Platon», *Memorias del Symposium Filosofico Internacional*, Ixtápan de la Sal, México, 1979, pp. 127-138, notamment p. 135.

6. Cf. *In Alcib.*, I, 175, 12 Westerink; *In Tim.*, III, 324, 24-25 Diehl.

7. Le terme propre est ἀπέρασις. Cf. JAMBL., *De mysteriis*, 3, 9, p. 118 Parthey.

8. Cf. *In Parmen.*, 1025, 13-18 Cousin.

9. Cf. *ibid.*, 1037, 20-26.

10. Cf. E. MOUTSOPOULOS, «Καιροφυής. Sur la conception finaliste de l'intentionnalité

plus, arrivée au terme de son errance, la conscience conçoit toute nouvelle recherche du multiple associé à l'erreur comme une déchéance et comme une chute¹¹ et d'une rechute¹² aussi aisées que la remontée vers les niveaux épistémologiques supérieurs est fastidieuse¹³. Cependant, cette dernière, une fois entamée conduit graduellement du sensible à l'imaginaire, puis à l'entendement et à la raison, et enfin à l'intellect¹⁴. Chaque degré épistémologique correspond à un degré de purification et de vie bienheureuse de l'âme ainsi libérée de son mal. Désormais, la vie de la conscience purifiée est éclairée par la science, puis par l'intellect qui agit en nous¹⁵. En rompant le cercle vicieux de l'errance, ce salut affranchit la conscience des servitudes que sa nature comporte, et laisse apparaître le principe divin de l'âme¹⁶.

Oubli, erreur et ignorance sont les causes de l'intoxication dont l'âme a besoin d'être purifiée, moyennant la dialectique¹⁷. La conscience est ainsi amenée à revivre son errance première, mais cette fois, de façon conditionnée, et comme par homœopathie¹⁸. Au terme de cette ascension jusqu'à l'intellect et jusqu'aux autres consciences qu'elle rejoint dans le cadre de la vérité, moyennant la contemplation des essences, la conscience devient apte à accéder à la véritable connaissance non plus seulement du «quoi», mais également du «pourquoi». Dans cette tâche, elle est secondée par la présence des autres consciences.

La réhabilitation de la conscience au niveau épistémologique s'accomplit donc, selon Proclus, de par le fait que celle-ci finit par rejoindre l'unicité de la rectitude dans laquelle elle se voit désormais contrainte de s'enfermer, dépourvue, certes, des richesses éventuelles que son errance antérieure lui avait fait découvrir, mais cependant heureuse de participer des autres consciences qui partagent avec elle un savoir rassurant.

E. MOUTSOPOULOS
 (de l'Académie d'Athènes)

chez Proclus», *Mélanges Édouard Delebecque*, Paris, Laffitte (Publications de l'Université de Provence), 1983, pp. 313-320.

11. Cf. *In Parmen.*, 1030, 24 Cousin.

12. Cf. *In Tim.*, III, 280, 11-12 Diehl.

13. Cf. *ibid.*, I, 302, 16-18 Diehl.

14. Cf. *In Parmen.*, 1030, 11 Cousin.

15. Cf. *In Tim.*, I, 302, 17-19 Diehl.

16. Cf. *ibid.*, II, 287, 15-23 Diehl.

17. Cf. *In Parmen.*, 989, 24-26; 995, 23-24; 1015, 39-40 Cousin.

18. Cf. E. MOUTSOPOULOS, *Mouvement musical*, *loc.cit.*, notamment p. 136.



ΑΝΑΚΟΙΝΩΣΕΙΣ

ΠΛΑΝΗ ΚΑΙ ΜΟΝΑΧΙΚΟΤΗΤΑ ΚΑΤΑ ΤΟΝ ΠΡΟΚΛΟ

Περίληψη

Σύμφωνα με τὸν Πρόκλο, ἡ ἀνοδος τῆς συνειδήσεως ἀπὸ γνωσιολογικὴ ἀποψη φθάνει στὴν πληρότητά της χάρι στὸ γεγονὸς ὅτι καταλήγει, μετὸ νὰ ἐνώνει τὴ μοναδικότητα τῆς ὀρθότητος, μέσα στὴν ὁποία φαίνεται στὸ ἐξῆς ὑποχρεωμένη νὰ ἐγκλεισθεῖ, στερουμένη ἀπὸ τὸν ἐνδεχόμενο ἐμπλουτισμὸ πὺ ἡ προηγουμένη της κατάστασι πλάνης τῆς εἶχε ἐπιτρέψει νὰ προσπορισθεῖ, εὐτυχῆς ὡστόσο ἀφοῦ μετέχει τῶν ἄλλων συνειδήσεων πὺ συμμερίζονται μαζί της μία βέβαιη γνώσι.

Ε. ΜΟΥΤΣΟΠΟΥΛΟΣ
(τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν)

